

## Mais pourquoi les poètes parlent-ils autant de l'amour ?

*Texte d'une communication présentée au Lycée Kléber à Strasbourg, le 2 février 2022, dans le cadre d'une journée d'études destinée aux élèves des classes préparatoires économiques.*

C'est en me plongeant récemment dans les quatre-cents pages des *Amours* de Ronsard que j'ai vu tout à coup surgir une question : « Mais pourquoi les poètes parlent-ils autant de l'amour ? » Cette question, qui peut sembler bien naïve, j'aurais pu me la poser depuis longtemps, puisque cela fait de nombreuses années que je travaille sur la poésie<sup>1</sup>. Mais c'est là, tout à coup, sur le tard, qu'elle s'est imposée : pourquoi, sous la plume de Ronsard, une telle abondance, ou surabondance, de poèmes d'amour, et dont on sait qu'ils sont pour beaucoup adressés à des femmes inaccessibles ou imaginaires ? Pourquoi cette avalanche, et pas n'importe quand : à un moment crucial de notre histoire littéraire, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque même où s'épanouissent ensemble la langue française, la poésie française et, avec elles, la figure du poète, comme si la langue, la poésie et le poète trouvaient à ce moment dans un genre nouveau, qu'on pourrait appeler « les amours », le motif idéal pour s'affirmer !



Pétrarque

Il faut rappeler que Ronsard, comme nombre de poètes de son temps (au premier rang desquels Louise Labé et Maurice Scève...), a été fortement influencé par Pétrarque, le grand poète italien, qui avait commencé d'écrire en 1336 un recueil intitulé *Canzoniere*, inspiré par un amour impossible, idéal, sublimé, pour Laure de Noves, une jeune femme mariée depuis peu qu'il avait rencontrée 9 ans plus tôt à Avignon. Victime de la peste, Laure meurt en 1348, et Pétrarque continue d'écrire pour elle des poèmes. Jusqu'à sa propre mort, il ne cessera d'enrichir ce livre qui comptera en définitive 366

---

<sup>1</sup> J'ai parfois rôdé autour de cette question, notamment en publiant un volume d'essais critiques intitulé « la poésie comme l'amour » au Mercure de France, mais sans m'interroger radicalement sur le rapport en quelque manière congénital qui unit la poésie à l'amour.

poèmes et dont la première édition imprimée paraît à Venise en 1470. Cette date n'est pas sans importance : je rappelle que le premier livre imprimé *La Bible de Gutenberg*, paraît en 1454, seize ans plus tôt... Autant dire que le *Canzoniere* naît presque en même temps que l'imprimerie : il connaît neuf éditions du vivant de Pétrarque. C'est le premier vrai livre d'amour : le texte fondateur de la lyrique occidentale, et qui prend sur le papier le relais de la lyrique courtoise des troubadours... Une première conclusion paraît s'imposer : que ce soit dans la poésie courtoise, sous la plume de Pétrarque en Italie, ou chez Ronsard et ses amis de La Pléiade en France, l'amour est là, au commencement de l'histoire de la poésie ! Et j'ajouterais que d'emblée il est là comme *impossible*. Voire comme le nom même de la passion de l'impossible ! Cette impossibilité va constituer le cœur de mon propos...

Mais avant d'y venir, il faut commencer par poser clairement cette affirmation : l'amour occupe une place essentielle et exerce une fonction germinative lorsque naît la poésie. En quoi est-il un motif, un sujet, une matière propre à favoriser l'éclosion du lyrisme ? Chez Pétrarque, il trace un chemin spirituel qui conduit de l'amour terrestre à sa sublimation mystique ; il n'est donc pas seulement l'occasion d'un discours sentimental... Il va prendre d'autres valeurs chez Ronsard et suivre d'autres orientations. Il va notamment accompagner un projet politique, celui de faire valoir la jeune langue française, de lui donner des pages illustres, dignes de rivaliser avec les modèles latins et italiens. Ce n'est pas alors la guerre, ce n'est pas l'histoire, ce n'est pas la politique, ce n'est pas la nature, ce n'est pas la patrie : c'est l'amour qui joue ici un rôle décisif, ou plutôt c'est la difficulté et la complication d'aimer... C'est là, dans le chant des plaisirs, des fièvres, des doutes et des souffrances, que le sujet, la langue et le poème montent en puissance, se démultiplient, étendent leur territoire, font valoir leurs capacités expressives, comme si l'amour par sa complexité, ses difficultés, ses errements, ses obstacles et ses contradictions intimes affûtait l'outil lyrique. Je pourrais dire qu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, l'amour est un lieu d'éclosion et de renouveau : le printemps même de la poésie (On pourrait par exemple vérifier cela en observant les floraisons de roses et les innombrables chants d'oiseau que répandent les poèmes d'alors dans des jardins peu ou prou imaginaires...) D'autant, pour le dire vite (je n'entre pas dans les détails), que Ronsard s'éloigne des subtilités et des abstractions de son grand modèle italien pour dire l'amour de plus près, de manière plus aigüe, plus vivante, à la fois plus florale et plus simple, notamment dans le *Second livre des Amours*, inspiré par la figure de Marie. Il y a sous la plume du vendômois comme une juvénile et fiévreuse surproduction de poèmes d'amour, une déclinaison et reduplication qui ne cesse d'en redessiner les figures, une surenchère intellectuelle qui en fait le lieu par excellence d'une réflexion sur le temps et sur la mort. C'est ainsi que la poésie, et plus spécialement la figure du poète, se constitue au XVI<sup>ème</sup> siècle au plus près de l'amour, dans cet enfièvrement de la langue et de l'esprit auquel il est le seul à pouvoir donner lieu avec une telle intensité. C'est bel et bien l'amour qui fait exister le poète, qui le constitue comme sujet et lui confère son statut. L'amour lui permet de faire valoir son savoir-faire sur tous les tons, sur tous les fronts : il concentre toute la gamme des affects. Dans son *Débat de Folie et d'amour*, Louise Labé écrit :

« Mais qui fait tant de poètes au monde en toutes langues ? n'est-ce pas Amour ? lequel semble être le sujet, duquel tous poètes veulent parler. Et qui me fait attribuer la poésie à Amour. »



Pierre de Ronsard

Alors pourquoi l'amour ? J'ai déjà commencé de répondre à cette question : parce qu'il est un fait de langue ! C'est une affaire de paroles. Il est essentiellement, génétiquement, organiquement langage. Il parle, il parle beaucoup, chacun le sait... En chansons, en lettres, en poèmes, en histoires, en aveux, en disputes, en plaintes... Platon affirmait dans *Le Banquet* que « l'amour sert à engendrer une multitude de beaux et magnifiques discours » ... Ajoutons qu'il en engendre aussi de pitoyables... Comme le langage lui-même, il conjoint une puissance de fabulation et d'invention à une force de répétition. La *relation d'objet* qui est au cœur de l'expérience amoureuse (desir d'être aimé par l'être aimé, difficulté à le « posséder » ou simplement l'atteindre, les aléas de la séduction, les brûlures de la jalousie, les mécomptes, les trahisons, les abandons, les souffrances morales...) tout cela se rassemble en une substance verbale qui constitue la matière même de la littérature amoureuse... L'amour est générateur de discours... Il se raconte et il se montre dans tous ses états, il est une fièvre du cœur, de l'âme, du corps même.... C'est une maladie et comme une anatomie à la fois de la subjectivité qui se donne à lire à travers lui. L'amour fait plonger au cœur de la créature, jusque dans ses zones les plus ténébreuses et les plus énigmatiques...

C'est dire qu'il n'est pas seulement générateur de paroles : pressé de se dire et de se dire encore, il existe en nous *parce que* nous sommes des êtres de langage ! Il vient du langage, il en résulte. Et il s'accorde particulièrement avec la poésie, parce que la poésie, quand elle parle d'amour, parle aussi d'elle-même, de cette langue qu'elle est, de la « fureur » qui l'anime, des énergies dans lesquelles elle puise, aussi bien que des liens qu'elle noue ou qu'elle déchire à travers le jeu des métaphores... Car aimer, en poésie, dans le travail même de la langue, à y regarder de plus près, est une étrange affaire : c'est s'empresser de dire (pour le poète, « le tout est de tout dire » affirmait Paul Éluard), s'empresser de conjoindre, de disjoindre, d'*essaimer* (es-aimer, voilà le mot juste qui dit faire essaim et « faire amour » avec les mots : au sens propre quitter la ruche pour former ailleurs une colonie nouvelle ; donc sortir de soi, partir du cœur pour se répandre dans le monde, émigrer, se disperser ; il y a là comme un principe de *semaison*, pour citer cette fois un mot cher à Philippe Jaccottet reprenant à son compte « la dispersion naturelle des

graines d'une plante » pour en faire un principe d'écriture féconde...). Aimer en poète, sous la plume de Ronsard ou d'un autre, c'est aussi bien chanter la guerre des sexes (c'est le petit dieu Amour qui décoche ses flèches et quand Ronsard célèbre Cassandre il « se drape dans le fabuleux manteau de la mythologie pour mêler habilement les thèmes de la guerre et de l'amour »)<sup>2</sup>, c'est célébrer la perpétuelle jeunesse de la nature dans sa prodigalité et ses énergies, comme chant du désir (chaque nouvel amour est vécu comme un printemps, une « reverdie ») ; c'est célébrer aussi bien le secret de l'intime que valoriser le cosmos, l'architecture de l'univers dont nombres de poètes et philosophes de la Renaissance pensaient qu'il tenait debout dans sa cohérence grâce à l'amour... Bref, chanter l'amour en poète ou aimer en poème, c'est entrer dans la langue comme on entre dans la danse, pour combattre et pour célébrer : la lyre qui résonnait entre les mains de l'aède antique devait être bien tendue, comme l'arc de l'archer, afin de rendre un son juste...



Orphée et Eurydice

Si l'amour parle ainsi beaucoup, et en tous sens, s'il est à ce point langage, c'est qu'il *veut être*. Il n'est pas : il veut être ! Pour cela il a besoin de se dire. Il demande, il appelle, il réclame, il promet, il proteste... Il accapare la langue et parle sans répit du désir, du bonheur et de la souffrance qui sont à peu de chose près les trois temps inévitables de toute histoire d'amour : espérer, partager, perdre... « Je veux que tu me parles » dit-il, et pas seulement que tu me touches. Qui parmi vous n'a jamais entendu cette phrase ? Je veux entendre quelque chose comme *ton effort vers moi*, pour moi. « Qu'as-tu donc à me dire ? », « parle, je t'en prie »... C'est cela, la vraie parole d'amour : celle qui presse de parler. Et si tu n'as rien à me dire, je ne t'aime pas. Il y a là comme un appel pressant à différer. Là où le désir, lui, voudrait être satisfait et cherche avant tout la réunion des corps, l'amour veut des paroles et des paroles encore. Car pour l'essentiel il est en instance, sur le « qui vive » ou sur le grill : il doute, il espère, il cherche à (se) comprendre. C'est une parole qui ajuste ou qui déborde. Se situer dans l'espace et dans le temps lui est essentiel.

L'affaire d'aimer, chacun l'a bien compris, est compliquée ; elle emporte avec elle dans la langue le tout de l'existence : le tout de nos questions et de notre ignorance. C'est en effet comme inconnus à nous-mêmes que nous aimons. Au XVI<sup>e</sup> siècle, chez les lecteurs et imitateurs de Pétrarque, on appelait *estrangement* la curieuse dépossession de soi (assimilée à la folie) dont ceux et celles qui aiment sont les victimes. Cela ne veut pas

---

<sup>2</sup> Rigolot, p. 192.

seulement dire que l'amoureux perd la raison : il découvre en soi son propre inconnu. N'est-ce pas là ce que l'amour a de plus dangereux et de meilleur ? Que l'autre qui est en face de nous nous permette d'entrevoir et peut-être de découvrir l'autre qui est en nous... Et la poésie prête voix à cet « estrangement ». Elle parle moins du bonheur d'aimer que de la perturbation, de la souffrance et de la difficulté d'aimer. Ouvrez une anthologie et vous vérifieriez qu'il n'y est pas question d'aimer au sens de prendre soin de quelqu'un, tenir parole, veiller sur lui, partager, chercher et trouver ce qui est commun, vouloir le bien et le bonheur de l'autre... c'est-à-dire de l'amour tel que l'on peut aspirer à le vivre réellement au quotidien. Il y a là comme un programme moral que le poète certes contribue à esquisser en formulant le désir de s'approcher au plus près de l'autre, mais qu'il ne met guère en application dans sa propre existence, enclin qu'il est à une forme de volatilité particulière (Baudelaire parle de « vaporisation ») qui fait de lui un être de langage, mobile, difficilement saisissable, tombant amoureux pour un rien, vite distrait, vite défait, comme dessinant sans cesse des lignes de fuite... Embarqué dans des trajectoires qu'il peine à maîtriser, comme minoritaire à l'intérieur de soi-même, mal ou peu établi, emporté ou se laissant emporter au vent mauvais « de çà de là, pareil à la feuille morte » (Verlaine), en perte de vitesse, en perte d'identité, en perte de visage, traître ou tricheur caché sous les mots, les « belles paroles », mais rêvant sans cesse de mettre enfin son cœur à nu et de n'avoir rien à cacher<sup>3</sup>...

Il faudrait entrer davantage dans ces contradictions et ces paradoxes qui font de la poésie le lieu électif du discours amoureux, mais tenu par des êtres peu capables d'aimer, c'est-à-dire de le vivre en vérité, et bien peu crédibles. Qui prendrait pour argent comptant ces beaux discours qui semblent souvent si volatiles et sont comme jetés dans le vide ? Si les poètes qui se font volontiers les porte-voix de l'amour semblent doués de qualités sentimentales singulières, leur biographie apporte souvent de cinglants démentis. Elle est loin de manifester une aptitude particulière à l'amour effectivement partagé. Elle ressemble plutôt à un jeu de dupes sur lequel règnent le désir et la trahison plutôt que le sentiment sincère, elle vire parfois au désastre moral, quand ce n'est pas à un catalogue de mécomptes et de vices. Autorisez-moi quelques exemples, pour enfoncer le clou ou remettre les pendules à l'heure...

Dès la poésie latine, Catulle et Tibulle chantent les « amours simultanées » et les dédales de l'adultère, au XVI<sup>e</sup> Ronsard folâtre dans ses vers entre Cassandre, Marie, Hélène et quelques autres qui ne sont pas nommées, plus tard Hugo court les jupons jusqu'à se faire surprendre par la maréchaussée sous une porte cochère, et bien que marié à Adèle et déjà amant de Juliette Drouet, il fait l'objet le 5 juillet 1845 d'un constat d'adultère avec Mme Biard (je passe sur les détails) ; Musset fréquente les grisettes et multiplie les liaisons, Baudelaire volontiers persifleur définit l'amour comme une « prostitution » du moi, Verlaine, le tendre Verlaine, fortement alcoolisé à l'absinthe, brutalise à loisir sa femme et sa mère cependant que Rimbaud règle au couteau ses différends amoureux avec lui, Mallarmé lance dans sa correspondance un consternant « je ne jouis pas » en ajoutant « la poésie me tient lieu de l'amour », Apollinaire se présente

---

<sup>3</sup> J'abrège ce portrait à charge, mais on pourrait le compléter en relisant les *Dialogues* entre Gilles Deleuze et Claire Parnet, notamment les pages 55 à 59 (éd. Flammarion).

comme un érotomane et pornographe au cœur tendre, cependant que Paul Éluard et Louis Aragon, tous deux chantres de l'amour électif, furent des clients assidus des maisons de passe... Cette galerie d'esquisses n'est pas engageante ... Je pourrais continuer la liste, sans manquer de m'y inclure... Est-il un seul poète qui ait été un mari fidèle ? un père acceptable ? un fils attentif et respectueux ? On peut en douter. La morale, dans l'ensemble, ne fait pas bon ménage avec la poésie. Côté affectif, l'existence du poète est marquée d'un signe négatif. Son cœur, on l'a dit, est un cœur d'artichaut. Inconstance, égocentrisme, narcissisme, il semble que l'écriture prospère sur un fond d'immaturité affective et d'inconsolation. Ce mal aimé et mal aimant qu'est le poète est à maints égards un être toxique. Qui se sait tel et semble se vouloir tel. Comme pris au piège de sa propre intériorité. Observons que curieusement, ce sont parmi les poètes ceux qui parlent le plus finement de l'amour qui peinent le plus à le partager et donc à le vivre autrement que comme une maladie honteuse qui conduit à faire souffrir les autres et à répandre le mal autour de soi...! A la fois admirable poète et type détestable, Verlaine, à cet égard, est exemplaire : il analyse et entortille dans ses vers les fils de la toile dans laquelle il est pris... Le poète le plus pur est aussi un être peu recommandable qui a plusieurs fois séjourné en prison ! Toujours en quête d'une compréhension et d'un partage qu'il appelle amour mais qui s'avère impossible !



Paul Verlaine

A ce stade, il est temps d'essayer de résumer les choses. Je le ferai à travers trois propositions :

Tout d'abord amour est le nom d'un manque. Il y a en chacun une idée de plénitude qu'il cherche à rejoindre, à retrouver, éperdument. Celle peut-être (sûrement) du lien originel avec la mère. Un lien qui fut absolu, organique, immédiat. Un lien incomparable. Tel que l'enfant n'a d'abord fait qu'un avec celle qui l'a porté dans son ventre, qui l'a nourri, qui a satisfait au mieux ses besoins. Mais ce moment fusionnel absolu n'a pas duré. Il ne pouvait pas, il ne devait pas durer. Chacun a dû se construire par-delà, à partir d'une coupure. La vie de chacun commence par un cri et un coup de ciseau. Il fallait se séparer de la mère pour devenir un individu à part entière. Il fallait du même coup apprendre à aimer... Mais l'affaire commence mal. Freud l'avait noté clairement : « L'homme n'a que deux objets primitifs : lui-même et la femme qui s'occupe de lui.<sup>4</sup> » Dès lors, aimer, cela

---

<sup>4</sup> Freud, « Pour introduire le narcissisme ». Autant dire que l'amour est essentiellement narcissique...

veut dire que « Je ne me suffis pas »... Je dois pour exister en passer par autrui. Nul ne se rejoint seul et nul ne se rejoint jamais. C'est en l'autre qu'il cherche indéfiniment son chemin. Et là commencent et se perpétuent les complications... Car voilà que je donne à quelqu'un mon manque, ma demande, tout l'éperdu et le fébrile de ma propre existence... Aimer : donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas, dit le psychanalyste Jacques Lacan... L'affaire est retorse ! Comment pourrais-je te donner ce que tu me réclames si je suis en morceaux ? En phrases ? En paroles ? Faire défaut, en amour, n'est-ce pas manquer à sa parole ?

Comment s'étonner dès lors qu'aimer soit une souffrance ? Aimer entend combler un manque mais vient l'aiguiser, le creuser. Au cœur de la relation d'objet vient s'inscrire l'incomplétude : l'état amoureux qui est l'état le plus désiré/désirable est aussi celui qui fait le plus mal... On pourrait résumer cela plus schématiquement et plus durement en disant que tout compte fait entre les sexes *ça ne marche pas* (d'où peut-être la piste ouverte par les amours homosexuelles ?) : le contentieux est trop lourd, la relation trop conflictuelle. Peut-être les différences sont-elles trop creusées... Comme l'écrivait Vigny et le répétait Baudelaire : « La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome, - Et, se jetant de loin un regard irrité, - Les deux sexes mourront chacun de son côté. » Ce qu'on appelle aimer est une affaire impossible...

Deuxième proposition : ce manque dont l'amour est le nom c'est le langage qui le creuse en nous. Le langage est venu prendre la place du lien primordial avec la mère : c'est un lien second, abstrait et fait de signes. Rien à voir avec la simplicité du cordon ombilical. C'est un lien dans la distance. L'amour va emprunter la voie des signes. Mais cette voie est celle d'une absence. Le signe n'est pas la chose. C'est un substitut. Une façon d'être là sans y être. Ainsi portons-nous dans notre langue ce dont elle ne peut élaborer que des substituts, à commencer par le désir du Tout et de l'Un. Ne parle-t-on, en amour, de l'idéal ? L'homme idéal, ou la femme idéale, voilà des créatures ou des créations chimériques, de nature purement linguistique. Car l'idéal est par définition l'inaccessible, ce qui manquera toujours... L'amour courtois, au Moyen-âge, au seuil même de notre littérature, s'est résolument défini comme un fait de langue : l'amour à distance, « l'amour de loin » converti en poème. Il consiste en l'accroissement volontaire d'un manque à travers de savantes prescriptions... C'est la *fin'amor* l'amour purifié et parfait, comme est fin un or purifié par le feu. Parfait, c'est-à-dire impossible ! Et c'est alors de l'amour même que l'on tombe amoureux, plutôt que d'un être de chair, d'os et de sang ! Rien à voir avec le mariage et la vie de famille !

Comment s'étonner qu'il y ait au fond du poème un principe d'inconsolation. J'ai tant voulu croire à ce dont je suis incapable ; j'ai appliqué sur le vide mes efforts. L'écriture fut ainsi ma manière d'entrer pour aimer dans la solitude. Faire connaissance avec l'inconnu, avec le vertige. Marguerite Duras dit « Il faut toujours une séparation d'avec les autres gens autour de la personne qui écrit des livres. C'est une solitude ». Voilà que le langage qui permet de communiquer se replie sur lui-même. J'écris, et voilà que la langue est devenue le lieu même de ma solitude.... Et de mon amour. Le poème parfois a une allure d'orphelinat mental. Et Nerval affirme « je suis le veuf, l'inconsolable ». Et Verlaine répète « je ne me suis pas consolé ». On ne recolle pas les morceaux d'un idéal brisé.

Troisième proposition : Amour est le nom d'un manque que le langage creuse en nous et qu'il voudrait combler. Les mots, dans le poème, cherchent eux-mêmes à réparer. Ils en viennent à constituer un lieu d'intimité (voir « Mon rêve familial » de Paul Verlaine) où la langue se met au service de l'expression d'une rêverie de partage et de tendresse, d'une qualité affective, d'une forme de chaleur humaine que la langue est à même d'évoquer, voire de produire et de faire partager. La poésie use de la langue comme d'un instrument à voix : elle la fait chanter ou chantonner, crier ou murmurer ; elle en modifie les tonalités. J'irais jusqu'à dire que l'on peut sucer la langue comme un sein ou que l'on peut faire sortir de l'encre une sorte de lait douceâtre à force de poétiser complaisamment. La poésie fait volontiers semblant. Elle arrange les choses. Elle répare les blessures du cœur à grands renforts de redondances, de rythmes, de rimes et d'images. Mais à travers l'histoire même de la poésie, les poètes ont aussi pris conscience des leurres de la parole et les ont eux-mêmes dénoncés, recherchant une « vérité de parole » (Bonnetoy) qui permette d'établir un juste rapport au monde et à autrui à travers un juste rapport au sens.

Je reviens à ma question initiale : Pourquoi le poète parle-t-il autant de l'amour ?

Si le poète parle autant de l'amour c'est qu'il entre avec lui dans le jeu de la langue et qu'il y vérifie combien l'amour est impossible. Il semble qu'il ait vu une vérité que les autres se cachent : celle de la langue et de ses liens avec le désir. Il vérifie ainsi paradoxalement la nature langagière de l'amour. Qu'est-ce en effet que cette incapacité d'aimer ? N'est-ce pas paradoxalement le cœur même du rapport entre amour et langage ? Je rappelle ici le mot fameux du psychanalyste : aimer c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. C'est donner un manque, lancer un appel, faire entendre un désir, désigner un creux, qui volontiers se déguise en surabondance, de cadeaux, de gestes tendres, de caresses, de lettres, de mots... Et l'amour, on le sait excède vite son objet. A travers le rapport au langage particulier qui est le sien, le poète connaît mieux que tout autre cette espèce de balance ou de contradiction entre le vide et le plein de l'amour, excès de manque excès de demande : encore dit-il encore... Et c'est pourquoi on peut en arriver à cette idée très simple : la poésie existe parce que l'amour est impossible. Elle est comme la chambre d'échos de sa langue.

Écrire l'amour est en définitive la façon que le poète a d'aimer : « Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant » demande le voyageur d'Apollinaire. A quelle porte frappons-nous quand nous aimons ? Nous ne le savons pas.

Écrire l'amour, c'est se tenir au plus près du désir et c'est dire l'être en tous ses états. Se tenir également au plus près de ce que peut dire la langue. Et tout près aussi bien de ce qui lui échappe. C'est donc faire valoir une capacité, une intensité, au plus près du désarroi.

Au moment de conclure, j'ajouterai un dernier point. L'écriture est le seul moyen de se lier à davantage que soi-même, de mener une « vie plus que personnelle ». D'aimer tout simplement : « on n'écrit que par amour, toute écriture est une lettre d'amour ». Mais cet

amour, il faut enfin le dire et le comprendre se jette dans le vide, au cou de personne ou de tout le monde. L'autre, l'aimée, ne lui est qu'un prétexte, une occasion... et cela est désespérant. Car l'autre ne correspondra jamais à ce que l'amour cherche en lui : il fera toujours défaut. Le manque est tel, si radical, qu'il ne sera jamais comblé, pas même dans l'écriture bien sûr. Impossible à éteindre, la parole lyrique devient elle-même une soif inextinguible. Elle s'étend. L'amour *demande* encore et encore. Dans la voix et la vie des poètes, l'amour se désire électif et se met au pluriel ! Il y a quelque chose d'extensif dans le processus amoureux : il emporte tout avec lui, il affecte tout ; il a quelque chose de totalitaire et d'irrésistible. Il veut le tout et il dit le tout. C'est pourquoi il se plaît au poème, à ses correspondances, à ses métaphores, à ses miroitements. Et voilà un mot important, « métaphore » qui dit le transport de sens symétrique du transport amoureux. Aimer, c'est être transporté hors de soi-même. Peut-être ne peut-on ainsi réellement connaître que *l'étrangement de l' enamoramento* : peut-être ne peut-on aimer mais seulement *tomber amoureux*... L'amour n'est-il ce vin (ce principe d'une ivresse) tel qu'en tombant dans le gosier de Baudelaire il s'exclame : « Et j'éprouve une joie immense quand je tombe ! ».

Jean-Michel Maulpoix